Penser le moyen âge ou : du bon usage d'une terminologie abusive

Autor(en): **Hicks, Eric**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): **- (1984)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-870765

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PENSER LE MOYEN AGE[1]
ou
Du bon usage d'une terminologie abusive

Pour Michel Serres,
cette figure imposée.

> «There are certain types of people who, as soon as some undeniable fact is written down, find it amusing to show why that 'fact' is false after all.»
>
> Douglas R. Hofstadter, *Gödel, Escher, Bach.*[2]

Si, comme le veut la pragmatique, tout discours participe des circonstances de son énonciation, l'on ne manquera pas de trouver à celui-ci un élément de paradoxe. Qu'un ressortissant des Etats-Unis soit appelé à enseigner à Lausanne la littérature française du moyen âge, voilà qui étonnera, sans doute, tout esprit non prévenu. Mais il est de la nature des esprits non prévenus de s'étonner de tout, et l'on conviendra que la double stéréotypie qui sous-tend ce paradoxe ne résiste pas à l'analyse. Elle n'est pas dépourvue d'utilité pour autant. Son intérêt réside moins en une valeur de vérité quelconque (qu'au fond personne ne lui concède), qu'en une certaine efficacité souterraine, d'autant plus redoutable que grossière.

Matière à ironiser autant que de colères, l'Amérique demeure, pour la conscience diffuse, ce qu'il y a de plus *occidental* dans notre monde actuel, s'éloignant depuis Spengler à la poursuite du soleil. Monde dynamique, ondoyant et divers; monde que l'on dit faustien, optimiste autant que ravageur, et combien différent des sociétés de la durée, — celle des ethnies excentriques, celles du

---

Leçon inaugurale donnée le 25 octobre 1982 à l'Université de Lausanne.

passé aussi, dont ce moyen âge «énorme et délicat» du poète[3], si joliment homogène et compact. Dans un tel schéma, ce n'est pas tant l'égarement de tel individu déclassé, dont l'espèce est donnée pour futuriste, qui emporte notre considération, mais un paradoxe plus large, où l'intérêt pour les temps révolus signe davantage que la simple inadéquation au présent d'une instance particulière. Au fond de cette ambivalence fondamentale est celle, biologique, d'un temps vécu sous les espèces contradictoires de l'épanouissement et de la déchéance physiques. Projetée sur le temps historique, elle génère deux configurations réciproques d'une même figure, dont la plus familière est celle d'un moyen âge obscurantiste, temps de ténèbres et de sclérose, dont l'immobilisme est connoté négativement par un système dynamique d'ouverture. Ici, tout est aspiration au progrès, vertige du changement même destructeur, volupté de la table rase. Mais que l'angoisse vienne à percer, et resurgit la nostalgie des durées insouciantes et comblées, la naïveté des mondes intègres, tout de permanence souriante. Et voici que les temps obscurs changent de signe, qu'un moyen âge écologique voue l'Amérique, et tout le monde moderne avec elle, aux affres de la pollution et du désordre:

> La période difficile que nous traversons, l'incertitude où nous sommes de notre avenir, jouent en faveur du Moyen Age vers qui on se tourne dans un mouvement d'écologie historique. Le Moyen Age, qui prend place parmi les mythes écologiques, est comme un «temps pur», un temps d'enfance: on va vers lui un peu comme on essaie de retourner à la nature, dans un besoin sauvage de purification[...].[4]

Mais il est d'autres valorisations du moyen âge, non moins instructives, qui respectent encore la cohérence de la figure en en redistribuant les éléments, projetant sur l'Histoire une révolution copernicienne, là où l'angoisse ouvrait, pour le monde moderne, des perspectives autrement révolutionnaires. Penser le moyen âge dans cette optique, progressiste, c'est y introduire les valeurs, précisément, de nos sociétés dynamiques: au mythe du moyen âge écologique s'oppose ainsi un moyen âge américanisé de part en part. Le variable ici, c'est la continuité historique se substituant au Temps des ruptures, réunissant dans un même schéma progrès présent et dynamisme passé. Les instances énonciatives de la personne, du lieu et du temps suscitent désormais un modèle de cohérence à côté de notre configuration de départ, où la réciprocité du

moderne et du médiéval soutenaient le paradoxe: là où régnait l'étonnement et le malaise, s'installe donc un système de réconfort. L'obscurantisme médiéval se dissipe devant un dynamisme insoupçonné, brouillant à plaisir les antinomies de nos idées reçues. C'est ainsi que je pourrais me féliciter de l'analogie profonde entre ma situation et celle de l'intellectuel médiéval: d'un Jean de Salisbury évêque de Chartres, d'un Boèce de Dacie maître parisien, d'un Thomas de Bologne astrologue de Charles V, ou de sa fille, née «de Pizan», que se disputaient en son temps les Cours de Londres, de Milan et de Paris. Tel historien des techniques n'a-t-il pas souligné, dans un ouvrage au titre évocateur et iconoclaste de *La Révolution industrielle du moyen âge*, les analogies également profondes qui existaient à ses yeux entre la civilisation de l'Amérique moderne et l'Europe médiévale?

> Je me suis diverti à chercher des exemples équivalents dans la France médiévale et l'Amérique contemporaine. Pour la période ascendante, je pensais que l'on pouvait mettre en parallèle: La Beauce et / Les Grandes Plaines; La Charrue et / La Mécanisation; La Foi et / La Liberté; la Cathédrale et / L'Automobile; Beauvais et / L'Empire State Building; Les Cisterciens et / Henri *(sic)* Ford; Chartres et / Times Square; L'Ecu d'or et / Le Dollar; Le Moulin à eau et / La Machine à vapeur.[5]

Il n'est jusqu'à cette thèse qui n'ait quelque ressemblance à l'historiographie médiévale; pour réaliser cette mise en abyme, rappelons la *translatio studii* évoquée par Chrétien de Troyes au début de son *Cligés*; il suffira de substituer l'idéal moderne de la technicité, avec les transpositions géographiques qui s'imposent, à l'idéal humaniste du XIIe siècle:

> Par les livres que nos avons
> Lez fez *des techniciens* savons
> Et del siegle qui fu jadis.
> Ce nos ont nostre livre apris
> Qu'an *France* ot de *technocracie*
> Le premier los et de clergie.
> Puis vint *technique en Albione*
> Et de la clergie la some,
> Qui or est *aus Etaz* venue.
> Dex doint qu'ele i soit maintenue
> Et que li leus li abelisse

Tant que ja mes *des Etaz* n'isse
L'enors qui s'i est arestee.
Dex l'avoit as altres prestee:
Car des *François* ne des *Anglois*
Ne dit an *ne plus ne mains mes*,
D'ax est la parole remese
Et estainte la vive brese.[6]

C'est une même logique qui a amené bien des critiques, et souvent les meilleurs, à trouver dans le moyen âge l'époque littéraire la plus moderne qui soit, à revendiquer à force d'analyses et d'écriture éblouissante, la modernité foncière de la chose médiévale. Ici encore je pourrais invoquer en mon nom la vieille néocritique, de souche anglo-saxonne, qui avait débroussaillé bien des terrains avant la révolution structuraliste des années 60. Chose curieuse, c'est précisément par le biais d'un tel raisonnement que notre historien des techniques réintroduit, dans une vision trop optimiste peut-être, la vieille ambivalence du Temps. Il est en effet piquant de voir M. Gimpel ranger «la prise de la conscience esthétique» parmi les facteurs de déclin de l'une et l'autre civilisation[7]: ainsi ma présence à Lausanne présagerait-elle mal de l'avenir de Détroit... Ce nouveau millénarisme, tant au négatif qu'au positif, on le retrouve lui aussi, pour une ultime mise en abyme, au moyen âge. Mais pour déchirer cette tunique de Nessus, décidément par trop commode, ne peut-on pas dire que ce discours lui-même est on ne peut plus moyenâgeux? Visiter sur le chef d'un même individu des généralités contraires, n'est-ce pas reproduire le problème, à la fois logique et ontologique, que la scolastique a débattu des siècles durant, sous la dénomination du problème des universaux? Problème toujours actuel, est-il besoin de dire, et qui préoccupe étrangement certaine philosophie moderne de langage... ordinaire.

* * *

Nous l'avons dit: ce nouveau parallèle des anciens et des modernes importe moins par la formulation des paradoxes que par l'exploitation qui en est faite. Il est clair d'une part que le moyen âge est une époque peu connue; il est tout aussi clair que le vocable «moyen âge» est d'expression courante. Là est le paradoxe fondamental, l'aporie originelle. Car l'inadéquation est patente du mot à la chose, du signe à son objet. Est-ce seulement,

comme le veut la sagesse selon Pierre Dac, que ce n'est pas parce qu'on n'a rien à dire qu'il faut (ici une paraphrase) accepter de se taire? Car les médiévistes ont beau «parler du moyen âge», le public n'y veut rien entendre. En témoigne ce sottisier dont fait état Régine Pernoud, et dont elle donne quelques exemples alléchants, en exorde à son *Pour en finir avec le moyen âge*[8]. Titre optimiste en vérité, sur toile de fond de lassitude: chasser le moyen âge il revient au galop. Voici à titre d'exemple le prière d'insérer d'un ouvrage paru dans la même collection que celui de R. Pernoud, portant ce titre plein d'espoir: *Genèse médiévale de la France moderne*:

> Deux siècles étonnants de guerres, de massacres, de pillages, de peste, de débordements en tout genre; exaltations mystiques, danses macabres, débauches, excentricités de la mode... Un monde chrétien qui vacille.[9]

Si la jaquette du livre annonce un tel programme, à certains égards en contradiction avec les thèses du texte, ce n'est pas simplement que les origines d'un peuple ont toujours pour référence le Chaos. L'office du prière d'insérer est de vendre: moins de dissiper une ignorance que d'en profiter. Si, depuis un demi-siècle et plus[10], les médiévistes n'en finissent plus d'en finir avec le moyen âge, c'est bien que ce moyen âge-là n'est pas matière de connaissance. Ce n'est pas que l'expression est fâcheuse, ou — comme on a pu l'affirmer — la pire des dénominations possibles. Car un mythe qui perdure est un mythe utile. Ce qui revient à revendiquer pour l'ignorance, en tant que composante d'une situation type du discours ordinaire, une part d'utilité. En effet la qualité profane (non médiéviste) du locuteur me paraît être la première condition d'emploi du vocable «moyen âge» dans le langage courant; autrement dit, l'inadéquation du mot à son objet est partie constituante du mot.

D'où un certain désaccord entre le médiéviste et son audience. Rien de plus instructif, à ce propos, qu'un regard sur les traductions d'anciens textes qui se disputent actuellement la faveur du public.[11] Les traductions archaïsantes d'une génération passée tiennent bon, face aux efforts considérables d'une nouvelle école pour qui l'authenticité passe avant tout par la transposition situationnelle. Il serait ainsi plus exact, plus *fidèle*, de parler du pantalon de Tristan que de lui faire porter des «braies», étant donné que ce dernier mot, tout moyenâgeux qu'il soit, n'avait pas en son

temps cette connotation distanciative qui fait la joie des contemporains. Cependant, que dire de cette version moderne du *Roland* où les Français «foncent dans le tas» des païens? Il traîne, dans le *Roland* de Pierre Jonin[12], je ne sais quel air d'Offenbach, anachronisme faux, né de la rencontre du mot juste et de l'attente du faux ancien. Car il est bien exact que cette transposition rend ce que pouvait être, pour un public féodal, l'atmosphère fringante de nos chansons de geste. N'importe: les vieilles recettes font encore recette.

> Apparaît ainsi, chez des lecteurs qu'on pourrait caractériser comme des «semi-lettrés non spécialistes», un horizon d'attente où se profilent encore les images du Moyen Age romantique (merveilleux et fantastique, sinistre et terrifiant, fervent et passionné, mélancolique et lugubre) et les clichés (obscurantisme, inégalités sociales: oppression des seigneurs et paysannerie accablée, misère et famines) véhiculés par les mass-média, en dépit des rectifications de Régine Pernoud et de Jacques Le Goff.[13]

Force est d'admettre que sous le vocable «moyen âge» se profilent aussi des genres différents. Si de fait la référence usuelle du terme n'est pas une entité historique (celle-ci étant, de l'avis unanime, méconnue), c'est que la fonction du mot est autre. Il s'agit d'un terme dont la référence est à la fois actualisée et agissante, autant dire d'un terme polémique. Cependant cette polémique passe par l'histoire qu'elle parasite, — ou du moins, par une certaine conception du Temps.

Rien de paraît plus aisé que de cerner l'objet «moyen âge». Deux dates charnières — 476 et 1453 — délimitent à peu de chose près un millénaire. Les médiévistes s'en scandalisent. «Mille ans», s'écriait Pauphilet dans une étude demeurée classique.[14] Et d'enchaîner: «y songe-t-on? C'est plus de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis Hugues Capet jusqu'à nous.» Mais on a beau insister sur la diversité des milieux, des peuplades, des époques et jusqu'aux climats: les critères objectifs s'estompent devant le caractère magique du chiffre 10 puissance 3. Comme du reste devant le caractère mythique des événements auxquels renvoient les dates admises: chute de l'Empire en Occident, chute de l'Empire en Orient. Comme si l'Antiquité devait achever sa lente et longue agonie à Byzance pour renaître (de ses cendres bien entendu) sous nos propres climats. Car la conscience diffuse se

reconnaît encore en la brillante synthèse de Burkhardt: il fallait bien que les temps modernes naquissent, et comme les cosmogonies posent toujours les Origines en deçà d'un Chaos primordial, il fallait bien aussi le désordre, la mort, la confusion barbare de ce millénaire d'horreur. Là où les mondes finissent abondent les dragons. Aux héros de culture — un Léonard, un Rabelais — de les occire, et à nous, leurs successeurs, d'imiter leurs faits et gestes. On l'aura reconnu: l'historiographie de la Renaissance[15] reproduit les paradigmes des cosmogonies primitives, à cette différence près, mais qui s'avèrera constituante, que le Chaos n'est pas infini, mais délimité dans le temps.

Pour la conscience historique, et singulièrement pour la conscience moderne, le Temps est la première réalité ontologique. Dans cette perspective, un millénaire obscur, mais pressenti du fond de son inconnu comme barbare, est chose éminemment utile. Comme tout discours, le logos historique définit un être; sa spécificité est temporelle: dès lors il suffit de reléguer ses adversaires au Chaos, pour qui veut les anéantir. Et de fait, telle est la fonction dévolue au moyen âge: il ne renvoie à l'histoire que dans les parlers spécialisés des médiévistes, — ces savants en qui Pauphilet saluait l'avenir de la science et par qui adviendrait la caducité du terme.[16] Mais l'emploi *usuel* du vocable est métaphorique; il est toujours projeté sur un événement contemporain *ou presque*: dans tel pays la femme «sort tout juste du moyen âge» (ou y demeure encore); tel acte de barbarie (contemporaine) est d'une sauvagerie «presque médiévale»; tel discours alambiqué fleure la scolastique. Qui ne reconnaît en effet la querelle structuraliste dans cet échange d'Adso et de Guillaume, du *Nom de la Rose*, fresque autant que frasque d'un des plus grands des sémiologues modernes:

> — Donc, vous n'avez pas qu'une seule réponse à vos questions?
> — Adso, si tel était le cas, j'enseignerais la théologie à Paris.
> — A Paris, ils l'ont toujours, la vraie réponse?
> — Jamais, dit Guillaume, mais ils sont très sûrs de leurs erreurs.[17]

La critique use volontiers de tels procédés, que dénonce un certain vocabulaire, tout particulièrement les mots «premier» et «dernier», délimitations louches de séries indéfinies: première femme de lettres, premier romancier (moderne), premier historien

(digne de ce nom), premier capitaliste, premier génocide, etc. L'exemple de la première querelle littéraire de la France (objet de mes propres recherches) en fournit une illustration éloquente, d'une perfection rare il est vrai, dans les détails. Constatons d'emblée le bon fonctionnement de la rhétorique: que le sujet d'une première querelle *intéresse*, — en tout cas davantage que cette dénomination purement référentielle du «débat du *Roman de la Rose*». Si cette querelle existe (c'est-à-dire si elle a un rapport à nous tel que justifiant l'épithète «première»), elle ne peut appartenir au moyen âge. On la situera donc de préférence dans une pré-Renaissance, qui lui convient à merveille: l'entrée des Bourguignons dans Paris en 1418 étouffe dans le berceau cette ébauche d'un nouvel âge en liquidant les partisans de la modernité. On aura donc, sans difficulté aucune, Villon et le macabre, la grâce désespérée de Charles d'Orléans, le pessimisme parachevé de Commines, la rhétorique flamboyante des... rhétoriqueurs, en un mot le monde bigarré du déclin du moyen âge, tel que J. Huizinga en a brossé l'inoubliable tableau. Notons encore que les premiers «renaissants» français sont campés dans un décor laïc (car la société à naître sera laïque); ce ne sont point des universitaires, mais les secrétaires du roi, dignes prédécesseurs d'une intelligentsia fonctionnarisée. Face à eux, l'Eglise, en la personne du grand censeur Jean Gerson, chancelier de Notre Dame, partant responsable de l'administration universitaire... Admettons qu'une histoire littéraire imbue de l'idéologie de la Troisième République trouve ici matière à sa convenance. Mais il y a plus: aux côtés de Gerson on trouve une femme, la première femme de lettres précisément, le «premier bas-bleu», Christine de Pizan[18]. Qui ne voit qu'une telle structure, renvoyant et la Femme et l'Eglise au Chaos médiéval, a une fonction à jouer tout autre qu'historique, à une époque où Mme Curie entre, à la suite de quelles luttes, dans la citadelle des sciences, où Julie Daubier passe, la première de son sexe, le baccalauréat? On ne réfute pas de tels adversaires, car polémiquer, c'est déjà une reconnaissance: les idées les plus fausses trouvent prenant, mais qui épouserait une cause *surannée*, démodée? Tant il est vrai que le Temps tue...

Si la fonction du vocable «moyen âge» est donc d'anéantir un adversaire proche, en le privant de ses assises historiques, il n'y a pas lieu de s'étonner si ceux qui s'en servent ignorent tout ou presque de l'époque médiévale; ni, par la réciproque, que les médiévistes, qui en principe *savent*, trouvent cette désignation incommode.

> Ce nom ne définit cette période que par rapport à ce qui l'a précédée et suivie, comme si elle n'avait d'autre trait propre que sa place entre deux époques plus aisément définissables. Région de temps intermédiaire, simple remplissage de la chronologie. [...]: n'est-ce donc rien qu'une négation, une zone d'ombre entre deux lumières? [19]

Mais là où apparaît le moyen âge surgit toujours une référence toute proche, dans la situation même du discours. Il s'agit d'une figure de rhétorique qui a son sens, mais à la différence des mots ordinaires (s'il existe des mots ordinaires), ce sens est détourné, *véhiculé*, *métaphorisé*, au profit d'une référence seconde, — ce qui serait sans doute banal, s'il existait une référence propre. Pauphilet, et plus récemment Régine Pernoud, ont beau jeu de redresser la barre: Rabelais savait bien que ses «Sorbonniqueurs» n'appartenaient pas au moyen âge: il avait maître Janotus en face. La Pléiade ne connaissait ni trouvères, ni troubadours, ni même les rondeaux de Charles d'Orléans, — encore moins *L'Art de ditier* d'Eustache Deschamps: l'école marotique lui suffisait. Pauphilet s'en étonne, à propos de Rabelais:

> Il ne sait pas que cette renaissance même et cette redécouverte des trésors de l'Antiquité sont un des rêves permanents des siècles antérieurs. Rien n'est plus «Moyen Age» que d'aspirer à cette fin du Moyen Age [...] Il ne sait pas que depuis des siècles ces grotesques n'ont eu, eux aussi, d'autre but que de suivre les modèles anciens [...] Il oublie que ces moines de S.-Victor, dont il présente la bibliothèque comme un ramassis de viles balivernes, sont, eux et leurs confrères en moinerie, ceux-là mêmes qui ont copié et conservé tout ce que la Renaissance, et nous-mêmes, nous possédons de la littérature latine. [20]

Vues parfaitement justes d'ailleurs, hormis l'étonnement: ce qui passe pour un emploi impropre des dénominations historiques sera à peu près la seule constante, dans ce panorama du «mythe du moyen âge». A-t-on assez raillé les vers de Boileau, au début de son historique du Parnasse français? [21] Il connaît le nom de Villon, le prend pour un innovateur préoccupé de ses rimes, le seul alors à posséder une versification correcte, et qui plus est, remanieur de nos vieux romanciers... Certes tout est faux[22], et peut bien l'être; Boileau vaquait à ses occupations habituelles, la rime et la raison d'abord, les romanciers de son temps ensuite. Rien de plus facile, dans l'étude pourtant si belle de Pauphilet, que de

débusquer les véritables intentions. Qu'avait Voltaire à faire des scolastiques? les Jésuites, voilà une cible de choix: les camper par delà le Chaos originel, comment ne pas voir dans ce geste une dérive polémique de la conscience historique? Geste au demeurant déloyal, mais la déloyauté est le premier canon du genre. Si le polémiste est convaincu d'avoir raison, il ne se soucie pas forcément de *dire vrai*.

Aussi est-il curieux de voir dans l'ouvrage pourtant démystificateur de Régine Pernoud s'ébaucher dans un tout autre contexte les schèmes mythiques par elle-même mis en cause. Au gré des chapitres se succèdent les chefs d'accusation que notre époque a abusivement formulés à l'endroit du moyen âge: un temps de béotiens, sans goût ni instruction; une culture fermée, sans ouverture sur le monde; la féodalité synonyme de la tyrannie; les méfaits du servage; la condition inférieure de la femme «sans âme» et de ce fait renvoyée à l'animalité pure et perverse; époque d'intolérance, d'inquisition, de guerres publiques et privées, de désordres civils «en tous genres». Et certes le procès intenté, non sans méthode, par les manuels scolaires et l'imagerie populaire — voire par une certaine Université — a toujours été mené en dépit du bon sens historique. On est agréablement surpris d'apprendre que le droit de cuissage n'est au fond que l'hypostase d'une métaphore mal comprise; on approuve encore, quand l'auteur remontre que le *servus* des chartes médiévales n'a rien en commun avec le *servus* romain; on veut même croire que les femmes du moyen âge, à la différence de celles du siècle dernier, avaient droit de vote dans les assemblées. Il y a dans ces pages une verve, une passion, à délecter le critique le plus chagrin. Ici encore on trouve le thème désormais classique du moyen âge moderniste: l'analogie de Cluny et de l'Empire State Building, éloge aussi des Américains, qui ont si bien su conserver à New York, avec «un esprit admirable», le cloître de Saint-Guilhem-du-désert. «Dans un millier d'années, écrit R. Pernoud, avec le recul du temps, l'historien qui étudiera le XXe siècle ne manquera pas d'établir des rapprochements avec le Haut Moyen Age.»[23]

Le moyen âge en somme, c'est notre Antiquité; on renaît encore sous les formes anciennes: voici le théâtre populaire retrouvé; retrouvé aussi le sens de la communauté, de l'autogestion médiévale. Que de temps gaspillé dans le domaine des arts, de l'architecture, à se libérer de l'académisme: enfin Matisse vint, et le premier en France, vit avec ravissement la fresque romane.[24] Dans un tel schéma, le moyen âge se décale et se décalque, s'insé-

rant comme il se doit entre l'ère retrouvée (cette niche autrefois réservée à l'Antiquité) et la nôtre. Le tour est joué: le moyen âge, «le vrai, l'authentique», c'est l'âge classique, l'ère bourgeoise: c'est au XVIIe siècle que s'installe la tyrannie de la ville sur les champs, dans un jacobinisme enfin contesté; au XVIIe siècle le procès de Galilée, la religion d'Etat, la monarchie de droit divin. Cette féodalité balayée par la Révolution (puisqu'en effet on parlait à l'époque de «droits féodaux»), était faite de privilèges achetés par les bourgeois, et que les gens du moyen âge n'auraient pu exploiter sans contrepartie; le serf médiéval avait des droits, des compensations, un attachement à la terre que lui envieraient bien des paysans contemporains; c'est la Renaissance qui a ranimé le spectre horrible de l'esclavage antique. Partout où triomphe le droit romain, l'auteur voit un recul des siècles récents par rapport à l'âge d'or médiéval; c'est notamment le cas de la condition féminine: «la femme, aux temps classiques, est reléguée au second plan», «son influence diminue parallèlement à la montée du droit romain». Quant à celles qui croient que la femme sort enfin du moyen âge, «elles ont beaucoup à faire pour retrouver la place qui fut la sienne au temps de la reine Aliénor ou de la reine Blanche...»[25]. En fait de béotiens, parlons-en: c'est encore le XVIIe siècle qui a détruit Cluny, qui a fait du Mont-Saint-Michel une prison, qui a édité à l'usage du bourgeois — nouvelle figure du barbare — un traité de la démolition des monuments «gothiques». Quoi d'étonnant dès lors à prendre l'*Essai sur la peinture* de Diderot pour «un code de pompiérisme»[26], voire à trouver toute l'esthétique classique d'un goût «injustifiable», asservie au seul canon de l'«imitation stultifiante». Il souffle dans ces pages un vent de soixante-huitard qui ne manquera pas, je crois, de servir le moyen âge.

Il m'importe peu de rentrer dans ces vues, de faire la part du vrai: ce qui me paraît remarquable et pourtant parfaitement attendu, c'est cette création d'un autre moyen âge à l'image de l'ancien, et qui n'est autre que l'âge classique: il entretient avec le moyen âge précisément les rapports antinomiques que celui-ci avait, naguère, au classicisme, lequel — enfin démodé — serait voué à une disparition prochaine. Nous sommes, si l'on veut, en plein *moyen âge*.

Ou plutôt en pleine mythologie, au sens où l'entendait Barthes. En ressuscitant le *diabolus in historia* de l'esprit polémique, R. Pernoud renouvelle pour notre temps et dans son ambivalence foncière la pensée paradigmatique des cosmogonies.

Nous avons évoqué, à propos de la configuration progressiste du paradigme, un aspect particulier de ce bricolage moderne, et qui semblait s'imposer comme constituant: je veux dire la figure ternaire, héritage d'une historiographie révolue, mais ici récupérée par simple décalage au profit d'une vision d'avenir inversée. Car, en effet, le temps des cosmogonies authentiques est une déchirure qui scinde l'étoffe du vécu en un *avant* et un *après*, opposant ainsi la pureté ontologique originelle à un présent continu et profane. Dans la configuration ternaire, cependant, le paradigme par où rejoindre les origines prend, dès même son instauration, une tournure pour soi imitative: le héros de culture, disons Matisse, n'émerge pas seul du Chaos, tel les Prométhées des cosmogonies primitives. On sort ainsi de l'éternel retour, que la pensée d'Eliade a installé au centre d'une réflexion contemporaine, tout en situant les ethnies primitives aux antipodes, si l'on peut dire, de la pensée historique. C'est que notre figure ternaire reflète une superposition de systèmes temporels. La dominante est une figure de Chute et de Rédemption, figure foncièrement chrétienne mais aussi figure historique par excellence: après l'Eden des commencements, la promesse d'un monde meilleur (pourtant le même), mais faisant *suite*, cette fois, à l'entre-deux d'un Chaos non plus lieu d'origine, mais revêtant désormais le statut d'une éclipse: pour les uns, temps mort du moyen âge, pour les autres, stagnation des temps classiques — mais pour tous, un même schéma.

Ce qui oriente le modèle est l'apport du dehors, en l'espèce un rapport à l'adversaire, c'est-à-dire au fond un rapport que l'on entretient avec soi-même, n'étant autre que le jugement qu'on porte sur le devenir culturel. Deux *topoi* en résument les possibles: le *laus temporis acti* du satirique, la foi au progrès. Voilà donc le présent impur balayé par le vent de la polémique, par l'acerbe de la dégradation sous les figures conjointes de la Chute et du Chaos, cependant que s'infiltre, par le biais d'un passé bienheureux, la vision d'un paradis perdu. Ainsi le devenir historique que le primitif conjurait en ralliant les origines, l'homme moderne lui aussi le surmonte de ses rêves, malgré la «terreur de l'histoire», puisque l'Eden se situe aussi dans un avenir régénérateur. Pour autant que notre époque participe de cette mythologie médiévisante, elle débouche en pleine utopie: nous vivons dans un tel schéma (ou du moins nous vivrons bientôt) notre propre Re-naissance.

* * *

Mais pourquoi, parmi tout ce que l'on pouvait ignorer, avoir choisi le moyen âge, et cela depuis la Renaissance, précisément? Pourquoi, dans toutes les configurations constatées, dresser face au moyen âge cet édifice classique? Le médiéviste qui se penche sur l'objet de sa recherche voit se dérober un moyen âge de départ, s'esquiver les délices escomptées, le temps d'une vocation... Car, des savants eux-mêmes (dit encore Pauphilet), «qui pourrait dire quels entraînements irrationnels ont décidé de leur vocation, et peut-être de leurs doctrines?»[27] Ce qui paraît sûr, en tout cas, c'est l'éclatement de l'objet à mesure qu'il subit l'analyse, tel l'atome naguère inébranlable et qui, de particule en particule, achève de disparaître sous le tunnel du Mont-Blanc, par la mort mystérieuse des protons. Un millénaire en effet. Combien d'auteurs, de remanieurs, de modes et de publics, de cultures même, ou de langues? Car entre l'auteur de l'*Alexis* et Chrétien de Troyes, entre Chrétien et Villon, l'incompréhension eût été totale, au niveau élémentaire du langage. Toutefois à survoler, non pas un millénaire, mais deux, un fait culturel s'impose, vaste et pénétrant, et dont la disparition prochaine permettra peut-être de mesurer toute l'ampleur: le rapport de la culture officielle, se confondant pour une large part avec l'écrit, à la langue latine. Des siècles durant cette main-mise d'une certaine cléricature paraîtra, à ceux qui la subissent, comme vivifiante: elle est révolutionnaire pour la génération de la Pléiade; elle ne paraîtra pas moins qu'éternelle à la sereine suffisance du Grand Siècle; à l'âge des Lumières, au réveil d'une autre révolution, l'école du goût sera encore latine, et le jeune Arouet ira chez les Jésuites. Qu'advienne le moment où la latinité sera vécue comme une sclérose, elle n'en gardera pas moins la main-mise sur l'esprit: c'est l'esprit lui-même qui sera contesté. Face à la triade «latin, culture, discipline» s'installe un canon nouveau: «barbarie, sentiment, liberté». N'est-ce point lui qui fait qu'aujourd'hui encore l'on interroge si différemment les édifices légués par l'une et l'autre culture? Devant le cirque romain, on croit voir grouiller une foule d'esclaves, se hisser les cordages, s'enchevêtrer les savants échafaudages, — tout l'attirail du génie civil; autre est la rêverie qu'inspire la cathédrale: le passant intrigué ne se demande point en vertu de quelle industrie l'on a pu disposer si harmonieusement tant de masses pierreuses, mais plutôt comment des gens aussi frustes, aussi arriérés, ont pu réaliser ce tour de force de l'architecture. Deux témoignages ici, à valeur de symbole: les 500 vers d'Horace donnés à traduire au jeune Hugo qui resteront,

pour le poète de la maturité, un monument à la cuistrerie du siècle; le goût du non moins jeune Rimbaud pour le latin d'église, — curieux refuge pour une âme en mal de révolte et s'exerçant à la voyance...

Si, de ce tableau, j'écarte le moyen âge avec précisément son latin de cuisine, c'est que cette langue est toujours pour lui une langue *vivante*. Langue de culture *et* langue d'usage, non point (comme ce sera le cas à l'âge de l'imprimerie) objet de correction et de philologie. Est-ce un hasard si le statut élevé du latin humaniste va de pair avec le nouveau statut scientifique des idiomes vulgaires, conjoncture à l'apparence fortuite mais qui entraînera, au terme d'une lente évolution, la disparition du latin dans nos programmes scolaires — dernier avatar d'une culture qui se meurt? S'il existe un objet «moyen âge», s'il existe quelque accès du mot vers la chose, c'est bien par rapport à cette langue maternelle seconde, qui fait que toute intelligence est comme privée, mille ans durant, d'une expression *naturelle*. Mille ans de grammaire, comme condition première de la pensée écrite, voilà assurément un phénomène à l'aune d'une époque, propre à fonder une recherche et par ricochet peut-être, une littérature. On a beaucoup vanté le caractère oral de nos textes anciens, et certes cette oralité existe... ou *a dû exister*, car il va de soi que nous ne la saisissons que sous les modalités déformantes et informantes, de la page manuscrite. Et voici esquissée une problématique entre l'écriture/canal d'expression et l'écriture/modalité d'expression, et ce n'est pas le seul *transfert* qui s'offre à nos yeux. Sans nous attarder sur l'osmose classique, phénomène constant et profond, songeons à tout ce que doit cette littérature à l'apport culturel venu d'ailleurs: à cette acclimatation d'une poésie du Midi au nord de la Loire, à cette *translation* des motifs bretons au pays de France. A telle enseigne que le mot même de roman dérive d'une démarche de traducteur, l'expression «traire en romanz» ne signifiant point autre chose que *traduire*.

Cette interlittérarité trouve sa contrepartie dans ce qu'il est désormais convenu d'appeler l'intertextualité médiévale: ce jeu constant de reflets qui fait que du *Tristan* à Chrétien la référence est faite. Une même atteinte est portée à l'autonomie du texte par le jeu parasitaire des genres, par toute une «littérature au second degré» essentiellement parodique, dont le meilleur exemple est sans doute le fabliau. *Translation* aussi, au sens encore fort du terme, de cette littérature qu'on exporte vers des pays qu'on ne saurait nommer, sans anachronisme, «étrangers»: les climats du

Nord, d'expression germanique, mais aussi le Midi, où la *Rose* fleurira auprès de Dante, où s'aventurera Arthur, avant son rapatriement exquis dans son pays d'origine. Tout cela fait de la France médiévale un bouillon de culture, une sorte de modèle japonais précoce, prenant de partout, s'appropriant tout, parasitant tout, renvoyant partout les produits de ses transformations.

De cette aptitude au modèle, ai-je tort de voir un effet de la floraison précoce du *studium*? De cette conséquence aussi, fâcheuse pour les intéressés mais combien bénéfique pour nous, d'une foule de clercs sans place, ne sachant «ouvrer des mains» et s'exerçant tant bien que mal à un métier, lui aussi *translaté*: savoir, écrire, savoir écrire. Car la création d'une zone d'expression franche n'est que l'aspect extérieur de l'universalisme latin: il faut imaginer ces gens rompus à la grammaire, à la logique, au code figé de la rhétorique, avant même de pouvoir s'exprimer. De là peut-être cette aptitude formaliste, ce culte du même sous des aspects divers, cette esthétique, en un mot, du paradigme. La langue maternelle est mère de tous les particularismes. En priver l'esprit, tout le long d'un millénaire, c'est vouer celui-ci en vrac au «royaume des signes».

De eodem et diverso: ce titre d'un traité du moyen âge résume son époque, tout en délimitant admirablement les deux pôles de la démarche sémiotique. Dès lors comment s'étonner de ce que l'homme moderne, qui vit à sa manière le naufrage du langage, se laisse tenter par la ronde structurée des caroles moyenâgeuses? «Je n'ai jamais douté de la vérité des signes», dit encore Baskerville dans le roman d'Eco (dont le nom en français parle autant que le mien), «ils sont la seule chose dont l'homme dispose pour s'orienter dans le monde.»[28]

Eric HICKS.

NOTES

[1] Allusion patente, et hommage implicite, à Paul Zumthor.

[2] D.R. Hofstadter, *Gödel, Escher, Bach*, Stanford Terrace, Sussex, Harvestor Press, 1979, p. 56.

[3] P. Verlaine, *Sagesse*, I, x:

> Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste.
> C'est vers le Moyen Age, énorme et délicat [...] (vv. 1-2).

[4] P. Zumthor, *Parler du Moyen Age* (Coll. «Critique»), Paris, Minuit, 1980, p. 16. Un article récent de R. Pernoud fait écho à ces positions («Nous voici tous pris de passion pour le Moyen Age», dans *Le Temps stratégique*, automne 1982, pp. 95-101).

[5] J. Gimpel, *La Révolution industrielle du moyen âge* (Coll. «Points»), Paris, Seuil, 1975, pp. 236-237; cf. p. 242.

[6] *Les Romans de Chrétien de Troyes: Cligés*, éd. M. Roques («Classiques français du moyen âge»), Paris, Champion, 1978, vv. 25-42. Mots en italiques, notre *translatio* à nous. Texte authentique:

> Par les livres que nous avons
> Lez fez des ancïens savons
> Et del siegle qui fu jadis.
> Ce nos ont nostre livre apris
> Qu'an Grece ot de chevalerie
> Le premier los et de clergie.
> Puis vint chevalerie a Rome
> Et de la clergie la some,
> Qui or est an France venue.
> Dex doint qu'ele i soit maintenue
> Et que li leus li abelisse
> Tant que ja mes de France n'isse
> L'enors qui s'i est arestee.
> Dex l'avoit as altres prestee:
> Car des Grezois ne des Romains
> Ne dit an mes ne plus ne mains,
> D'ax est la parole remese
> Et estainte la vive brese.

[7] J. Gimpel, *op. cit.*, p. 240, et schéma, p. 239.

[8] R. Pernoud, *Pour en finir avec le moyen âge* (Coll. «Points»), Paris, Seuil, 1979[2] (1977), pp. 5 sqq.

[9] M. Mollat, *Genèse médiévale de la France moderne* (Coll. «Points»), Paris, Seuil, 1977.

[10] On pourrait prendre comme date de référence la parution du livre de Charles Homer Haskins, *The Renaissance of the Twelfth Century*, Harvard University Press, 1927.

[11] C. Buridant, «Réflexions sur deux traductions récentes de la *Chanson de Roland*», dans *L'Information littéraire*, 33, 1981, pp. 160-165 et, du même, «Des braies au pantalon de Tristan: réflexions sur les traductions marotiques et modernistes des textes médiévaux», dans *Perspectives médiévales*, 7, 1981, pp. 53-80.

[12] *La Chanson de Roland*, éd. P. Jonin (Coll. «Folio»), Paris, Gallimard, 1979. D'autres exemples relevés par C. Buridant, «Réflexions sur deux traductions [...]», p. 162.

[13] C. Buridant, «Réflexions sur deux traductions [...]», p. 164.

[14] A. Pauphilet, *Le Legs du Moyen Age*, Melun, D'Argences, 1950, p. 23 (chapitre I: «Le Mythe du Moyen Age»). Autres démystifications du mythe, également classiques: N. Edelmann, *Attitudes of Seventeenth-century France toward the Middle Ages*, New York, 1946; R. Lanson, *Le Goût du Moyen Age en France au XVIIe siècle*, Paris-Bruxelles, Van Oest, 1926; J.-R. Dakyns, *The Middle Ages in French Literature, 1851-1906*, Oxford University Press, 1973.

[15] Voir le beau livre de W. Ferguson, *La Renaissance dans la pensée historique*, trad. J. Marty, Paris, Payot, 1950. Nous reprenons ici, en les élargissant, les positions de notre article dans *Critique*, n° 348, mai 1976; cf. encore notre *Débat sur le* Roman de la Rose («Bibliothèque du XVe siècle»), Paris, Champion, 1977, pp. x-xxiv.

[16] «[...] le Moyen Age était rentré dans le sort commun de tout le passé, et s'offrait aux études méthodiques et non plus aux rêveries. Désormais c'est l'affaire des savants d'en retrouver laborieusement la vraie figure.» (A. Pauphilet, *op. cit. supra, note 14*, p. 62.)

[17] U. Eco, *Le Nom de la rose*, trad. J.-N. Schifino, Paris, Grasset, 1982, p. 313.

[18] C'est Lanson qui l'appelle ainsi (*Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1952, pp. 166-167: le passage a souvent été repris, plutôt en mal qu'en bien).

[19] A. Pauphilet, *op. cit. supra, note 14*, p. 23.

[20] *Ibid.*, p. 24.

[21] «Nous n'y trouvons pas un mot qui ne soit une erreur.» (*Ibid.*, p. 29.)

[22] La question a été reprise récemment par J. Pineau, dans le numéro consacré par *La Licorne* (Université de Poitiers) à *L'Image du Moyen Age dans la littérature française de la Renaissance au XXe siècle* (I, 1982).

[23] R. Pernoud, *op. cit. supra, note 8*, p. 57.

[24] «Si je les avais connues [les fresques de Berzé-la-Ville], cela m'aurait évité vingt ans de travail.» (Cité par R. Pernoud, *ibid.*, p. 26.)

[25] *Ibid.*, p. 98.

[26] *Ibid.*, p. 24.

[27] A. Pauphilet, *op. cit. supra, note 14*, p. 63.

[28] U. Eco, *op. cit. supra, note 17*, p. 497.

E. H.